

Comme une saveur dans l'air

Monde et réseaux de l'art, sous la dir. de Guy Bellavance,
Montréal, Liber, 2000, 307 p.

Maryse Barbance

Volume 43, numéro 1 (251), février 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32727ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barbance, M. (2001). Compte rendu de [Comme une saveur dans l'air / *Monde et réseaux de l'art*, sous la dir. de Guy Bellavance, Montréal, Liber, 2000, 307 p.] *Liberté*, 43(1), 145–149.

Essai

Comme une saveur dans l'air

Maryse Barbance

Monde et réseaux de l'art, sous la dir. de Guy Bellavance¹,
Montréal, Liber, 2000, 307 p

Voilà quelques mois, c'était en avril, mon boulanger, de son arrière-boutique, avait tardé à venir au comptoir et s'en était excusé :

– C'est la Pâque grecque orthodoxe aujourd'hui, alors je fête un peu. J'ai mangé et après je fais la sieste, avait-il dit en repoussant un petit verre de vin dans le coin.

– Vous êtes donc d'origine grecque ?

– Oui. Il y a trente ans, avait-il poursuivi dans un long soupir. Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ?

Je n'avais pas eu le temps de réfléchir qu'il répondait :

– On est tranquille à Montréal.

Et j'avais acquiescé. Tranquille. Et pour qui a connu le tumulte, politique, culturel, familial, la tranquillité est chère. Mais il faudrait sans doute dire un peu plus de Montréal, évoquer une tranquillité particulière liée à une atmosphère, des moments, des gens de partout au monde, des sons, une géographie urbaine, difficiles à saisir.

¹ Professeur et chercheur à l'Institut national de la recherche scientifique, (INRS-Culture et société), Montréal.

C'est cette atmosphère que j'ai retrouvée dans *Monde et réseaux de l'art* lorsque j'ai lu, entre autres, dans le texte de R. Blouin : « Sans chauvinisme aucun et sans tomber dans les clichés, la culture montréalaise a un point de vue particulier sur le monde [...] façonné par la manière dont nous vivons ici, dans cette géographie et avec un bagage culturel spécifique. Je pense qu'effectivement il y a une espèce de saveur dans l'air, une sorte d'écho poétique liant les choses ».

Tandis que je lisais, il m'a semblé que je respirais plus librement. Comme un courant d'air frais dans la tête, une bouffée d'oxygène dans les poumons. Je ne suis pourtant pas spécialiste d'art contemporain. Mais l'art contemporain a souvent été pour moi l'occasion de véritables ouvertures de la pensée, au sens de saisissements et d'interpellations, de réflexions. Et il me semble que cet essai, par sa composition et ses propos, à la fois reflète et nourrit la puissance novatrice que représente l'art contemporain montréalais, québécois et canadien. Ces étiquettes font d'ailleurs l'objet d'analyses au fil de l'ouvrage, notamment dans l'article de F. Couture et dans celui de S. Aquin qui s'y arrête d'une autre manière en sous-titrant « La langue du Québec, l'œil du Canada ». La question de la langue est aussi traitée par C. Pontbriand qui écrit : « Le rapport à l'art fait appel à la mémoire et donc à la langue. La langue maternelle, c'est d'abord et avant tout le véhicule de la mémoire ».

J'en viens à un autre élément, notable parce que rare : deux articles sur l'art contemporain autochtone². Évoquant les quelque six cent huit premiers peuples vivants sur les terres de réserves canadiennes et retraçant les grandes expositions des dernières années consacrées à l'art contemporain autochtone, l'article de G. Sioui Durand nous fait prendre la mesure de cette « autre géographie, culturelle, aborigène, [qui] sous-tend celle d'un pays prétendument à deux peuples fondateurs ». Ne l'oublie-t-on pas trop souvent ? J.-P. Uzel, quant à lui, souligne dans son texte que « les rares expositions collectives d'art amérindien organisées au

² À ce sujet, on ne peut que saluer le n° 171 de la revue *Spirale*, Amérindiens et Métis : art et politique (mars-avril 2000).

Québec ne le sont pas dans les institutions de l'art contemporain, mais dans des circuits parallèles ». Quelles raisons à cela ?

Dans l'article que Marcel Fournier consacre à Robert Roussil, j'ai eu plaisir à lire :

L'artiste élabore évidemment des stratégies, mais peut-on considérer ses choix comme des décisions rationnelles dont l'objectif serait de maximiser les profits (économiques, symboliques) ? Le choix même de devenir un artiste a souvent toute l'apparence de la décision la moins rationnelle qui soit. Tout porte à croire que la vie d'un artiste se compose d'une série d'actes déraisonnables et de non-décisions (ou d'indécisions).

En notre époque de rationalisations à toute force... On y lit aussi F. Leduc remarquant que voyager n'est pas s'exiler, mais on comprend aussi que de longs séjours hors du Québec se soldent souvent par l'oubli : « Roussil est là-bas et ici, mais on ne le voit nulle part, conclut Fournier. C'est un *outsider* [...] un artiste hors champ » qui dit de lui-même : « Moi, c'est l'aventure de la sculpture qui m'intéresse. Je le fais et je vis en le faisant. Qu'est-ce que tu veux de plus ? ».

De plus ? Quelques moyens, une forme de reconnaissance. C'est cela qui manque au Canada et au Québec, soutiennent divers artistes. Cela qui fait pourtant aussi la vie d'artiste, devrait-on ajouter, car si celui qui peint, sculpte, installe, écrit, joue doit inlassablement se demander de quoi seront faits ses lendemains, comment peut-il poursuivre ? D'où les critiques acerbes que plusieurs adressent aux organismes de subventions tant québécois que canadiens. Roussil dit n'avoir jamais obtenu de bourses – qu'il reconnaît par ailleurs n'avoir pratiquement pas sollicitées – et Peter Gnass avoir été « lâché » par le gouvernement québécois puis par les deux fiscs fédéral et provincial qui lui refusèrent le statut de travailleur autonome. Raison pour laquelle il dit aujourd'hui de lui-même qu'il « n'est plus artiste ».

L'argent va aux institutions, disons aux bureaucraties, et aux entreprises culturelles (musées, théâtres, etc.), pas à la culture ni

à ses maîtres d'œuvres, lit-on. Peut-être faut-il le redire – les voix dissidentes sont rares.

Un contexte qui fait dire à Cantieni, rencontré par G. Bellavance : « À partir d'ici [de Montréal] tout est possible, mais presque rien n'arrive ». Autre paradoxe : les artistes rencontrés disent se sentir bien à Montréal, y avoir trouvé un espace de vie et de création où ils évoluent avec un certain bonheur, s'être intégrés au milieu artistique québécois qu'ils jugent « très ouvert ». Mais « ça ne décolle pas ». À quoi cela tient-il ?

Les galeries ne s'impliquent pas suffisamment ? Le marché de l'art local est amorphe ? Les musées ne jouent pas le rôle qu'ils devraient pour dynamiser les choses ? Il faut évoluer dans un centre reconnu : New York, Paris, Berlin ? La politique artistique du Canada à l'étranger reste purement « décorative » ? Pas de réponse mais des questions qui ne peuvent manquer d'interpeller ceux qui, au Québec, aujourd'hui, de près ou de loin, s'intéressent à la chose artistique.

Pourtant le milieu artistique québécois a des points forts : libre, innovateur, accordant aux femmes une vraie place plus que partout ailleurs. Alors ?

Le livre nous offre aussi des réflexions plus théoriques : celle de J. Paquin sur la peinture figurative des années 80 au Québec, replacée dans le contexte de la crise de la modernité et de la représentation ; celle sur le voyage comme recherche d'exotisme, défini par G. Bellavance dans l'introduction, par opposition au voyage comme expérience de l'étranger à « assumer de manière réflexive, consciente », écrit L. Jacob qui en interroge l'influence sur le travail de trois artistes québécois. Avec le cas de D. Neumark, on mesure l'immense différence qui sépare celui qui ne sait rien de ses racines, sinon « le nom d'un village de Russie », de celui qui peut retracer sa généalogie sur deux siècles, voire davantage.

Ce livre donne aussi l'occasion de reprendre un peu le poids de l'histoire et de ses révoltes : telle sculpture de Roussil, *La*

Famille, qui fut « incarcérée » parce que jugée obscène... On était au mitan du siècle. Tels propos de Marcel Rioux sur les universités de Montréal et de Laval à la même époque : « Ils m'ont dit : "Il n'y a pas de place pour un agnostique et un socialiste, une espèce de révolutionnaire, au Québec !" Bon, j'ai été obligé de rester à Ottawa. »

Comment, enfin, ne pas se sentir interpellé par les réflexions de Borduas sur son exil, dont J.-P. Denis nous fait mesurer la complexité. Je pense notamment à la surprise de Borduas quand, reçu à New York dans un milieu canadien anglais, il écrit avoir reconnu « une certaine unité psychique canadienne en découvrant "mes chers ennemis héréditaires" aussi semblables à moi-même que possible. J'en fus littéralement bouleversé ». Cela tout en ajoutant un peu plus loin que la découverte de cette unité psychique, « exigeant l'éloignement, aurait suffi à justifier mon départ du pays ».

C'est toute la question de l'identité de l'artiste qui se pose là : l'artiste, qui est bien de quelque part et ne saurait vivre sans reconnaître cette origine et cette identité, mais qui doit aussi pouvoir s'en libérer s'il l'éprouve comme nécessaire, aller au-delà, de l'avant, vers d'autres, vers l'étranger, pour exister, à défaut de quoi l'origine se fait carcan. Je terminerai en empruntant ces mots que J.-P. Denis a pour les automatistes :

Que chacun d'eux a cherché, en se privant des appuis de la communauté, de ses référents réconfortants, de ses certitudes, à se présenter, si je puis dire, nu et singulier devant son propre destin, c'est-à-dire libre d'accomplir ce pour quoi il se sentait appelé, dans la plus grande urgence d'être et de faire (« Enfin libre de peindre ! » s'écriera Borduas au moment de son départ pour les États-Unis).

Monde et réseaux de l'art est un livre important, important par ce qu'il dit de l'art contemporain, mais aussi par toutes les questions que suscite une telle réflexion : sur les rapports entre langue, identité et art, entre le milieu d'origine et l'étrangeté, qu'on se fasse étranger en allant ailleurs ou qu'on accueille les immigrants. Des questions qui concernent tout un chacun dans sa vie personnelle autant que de citoyen.